

Biodéconfinement ?

Florence Lavault

Classe ULIS, école Matisse Mulhouse

Tout est parti d'un non. Non, non et re-non. La question a été posée plusieurs fois en réunion à l'inspecteur de circonscription au sortir du confinement après le 11 mai, mais également le 22 juin, avec « l'allègement du protocole » : aurions-nous le droit de sortir avec nos élèves ? Non.

Pourtant les arguments ne manquaient pas en faveur d'un retour à l'école en mode nature. Tous les experts scientifiques s'accordaient à dire que le risque de contamination était moindre au grand air qu'entre 4 murs. Que les enfants avaient manqué de mouvement pendant le confinement, ce qui était préjudiciable au développement de leur neurones comme de leur musculature, impactant doublement leur santé présente et future sans parler des effets psychologiques. Que les inégalités sociales avaient touché encore plus durement nos élèves de REP+, et parmi ceux-là, j'ai envie de dire plus encore ceux dont j'ai la charge, relevant d'ULIS : des enfants qui n'avaient jamais profité de l'heure quotidienne de promenade, et dont la première sortie, parfois largement après les autres, avait consisté à retrouver le macadam, 15 étages plus bas, la tête pétrie d'angoisses.

Même le décret allégeant les dispositions sanitaires réglementaires dans les écoles à partir du 22 juin affirmant que la classe en extérieur était vivement recommandée n'a pas eu raison de la peur panique générée à Mulhouse par la COVID19.

J'avoue que j'ai été en colère. Surprise d'abord que des préfets zélés soient déboutés par le Conseil constitutionnel alors qu'un simple inspecteur de circonscription peut aménager la loi en fonction de sa propre interprétation du contexte sanitaire. En colère surtout que nos élèves déjà victimes de par leur naissance de nombreuses inégalités sociales, subissent une sorte de double peine : du béton stérile – et très dégradé, y compris dans notre école – pour tout environnement, une sorte de rétention administrative, alors que les copains du même département, vivant dans de spacieuses maisons avec jardins au pied des montagnes pouvaient s'égayer en forêt, ou dans les prés avec leurs enseignants.

Plus que jamais consciente du syndrome de manque de nature (tel que reconnu par les médecins) chez mes élèves, j'avais préparé le retour à l'école le 18 mai avec l'idée de passer du temps sur notre parcelle de jardin pédagogique à deux pas de l'école et d'aller se promener en forêt ou sur les chemins ruraux, tout proches de leur quartier. Les tomates, aubergines et autres semis faits en classe en février et confinés chez moi avaient pris des proportions incroyables et attendaient avec impatience d'être plantés en pleine terre. Il a donc fallu s'adapter à cette contrainte supplémentaire de manière que les élèves n'en ressentent pas la violence.

D'abord les premiers jours, peu d'élèves, 1 puis 2, puis 3 jusqu'à 6 sur les 10. Finie l'inclusion puisque les élèves ne devaient plus être « brassés ». J'ai eu l'autorisation de ne former qu'un groupe avec le 2^e dispositif ULIS de l'école : le matin chaque enseignante dans sa classe, l'après-midi l'une prenait en charge tous les élèves pendant que l'autre poursuivait le « distanciel » avec ses propres élèves. Nous avons donc naturellement partagé nos projets, qui ont évolué au fil des discussions. Et notre préoccupation principale était : comment jardiner sans jardin, retrouver le contact avec la nature sans sortir de l'enceinte de l'école ?

C'est venu naturellement : spontanément nous avons délaissé notre carré de macadam attribué (chaque cour était partagée en 4 zones façon parc à bestiaux avec un horaire minuté pour se laver les mains, aller aux toilettes et sortir entre 2 barrières) et nous avons rejoint un coin de pelouse agrémenté d'un arbre et quelques buissons. D'abord assis en rond sur des petits tapis individuels à 1 mètre de distance comme il se doit, nous avons commencé par explorer nos 5 sens (sentir, écouter...). Mais très vite le sens visuel est devenu dominant : les enfants ont ouvert les yeux sur les couleurs des petites fleurs présentes autour de nous puis ont aussitôt remarqué que ça remuait autour : et dès le 1^{er} jour, la chasse visuelle aux insectes fut ouverte, laquelle s'est poursuivie jusqu'au dernier jour de classe !

Au début, nous avons d'abord remarqué les abeilles et bourdons gourmands de fleurs de trèfle, les fourmis agitées et bien sûr les gendarmes, les fameux gendarmes, qui seront au rendez-vous de chaque « récréation » (devenue au fil du temps un temps d'observation d'une heure presque chaque matin). Les élèves nous demandaient une photo à chaque nouvelle trouvaille. Nous avons bien sûr trouvé des insectes aux formes et couleurs étranges dont nous n'avions pas le nom !

Nous avons alors proposé à nos élèves d'élargir leur vocabulaire pour parler des insectes (en coloriant selon un code couleur les différentes parties par exemple), les distinguer des autres nombreuses petites bêtes observées. Et c'est en regardant un documentaire sur les coléoptères puis un autre sur les coccinelles que nous avons découvert que les mystérieuses petites bêtes non identifiées le premier jour étaient des larves de coccinelle ! Nous avons donc étudié toutes les phases de développement et trouvé également les nymphes dans notre riche environnement entre béton et macadam. Les enfants ont même trouvé et reconnu un bébé mante religieuse.

En parallèle il fallait trouver une solution d'accueil pour les tomates : nous avons trouvé 2 bacs en bois, deux palettes et des sacs de terreau, des plants et des graines sur notre bout de pelouse. Et nous avons organisé notre potager éphémère là (avec l'autorisation des Espaces verts de la Ville) : nous avons gratté le long de la clôture (c'était moins tassé) pour planter les tomates, nous avons disposé choux et salades dans la palette, semé radis, haricots et capucines dans les bacs. L'organisation du travail sollicite implicitement la coopération : répartition des tâches, des outils, entraide... L'attraction pour le monde animal ou végétal varie fortement selon les enfants, chacun s'engageait selon sa motivation, porté malgré tout par le groupe et l'objectif commun.



Notre seule « exigence » à ce niveau était la sécurité physique et psychologique de chacun, le « vivre ensemble » tant attendu pouvant être difficile à redécouvrir, surtout pour les enfants les plus fragilisés socialement par le confinement. Un lundi, j'ai dû improviser un « conseil », qui a permis de libérer la parole des enfants comme cela n'avait pas eu lieu au retour respectif de chacun à l'école, non pas faute d'ouverture, mais je pense qu'elle était contenue à la fois par l'appréhension et le volontarisme général. Après la résolution des petits conflits avec la recherche de comportements alternatifs respectueux de l'autre, s'est exprimé le besoin de retrouver des relations normales avec les autres enfants de l'école, notamment de la classe d'inclusion.

Enfin un terrarium a été installé en classe, d'abord pour observer les transformations de la larve de coccinelle. Puis il a accueilli aussi des grillons, qui nous gratifiaient de leur chant quand c'était calme puis momentanément d'autres pensionnaires, apportés parfois par d'autres classes. Les fenêtres ouvertes ont attiré un jour chez les bilingues une grande sauterelle verte : on l'a vite relâchée avec les enfants en découvrant sur internet que cette géante avait un régime carnivore...

Eurêka ! Fini d'entendre que tout ce qui volait était une abeille et tout ce qui marchait un cafard... Fini – presque- les appréhensions : les bestioles étaient autorisées à se promener sur les doigts, sur les bras... Jour après jour les élèves se sont pris de passion pour la faune de l'école. Les seuls cris étaient des cris d'excitation à chaque découverte. Chaque insecte avait son importance extrême.

Des histoires naissaient : des coccinelles ou des gendarmes de différentes tailles formaient des familles. Parfois il leur arrivait malheur : nos élèves ont alors organisé un enterrement au pied du sapin, selon un protocole laïque improvisé et autonome sous mon œil amusé. Les enfants nous interpellaient régulièrement mais étaient dans une liberté d'action dehors qui m'étonnait agréablement moi-même. Mais puisqu'on était dans une période hors normes, je me sentais sans doute beaucoup plus capable d'accepter les choses comme elles venaient... Et faire confiance me faisait sûrement du bien aussi.

L'imaginaire de nos élèves nous a finalement contaminées : alors est né un projet d'album mettant en scène nos bestioles. C'est l'histoire de Pampan le gendarme (oui il y avait de meilleures idées pour le nom, mais que voulez-vous j'ai accepté le verdict du vote moi aussi !) qui veut fê-



Les grillons, venus d'une autre école, nourris avec la salade du jardin éphémère, ont été relâchés dans les buissons, seule modification du biotope mulhousien. Le mini-potager improvisé va être pris en charge par les écoliers des « vacances apprenantes ».

Sans doute n'aurait-on pas fait tout ça s'il n'y avait pas eu autant de contraintes et de frustrations. Avec ma collègue, nous étions animées d'abord par une volonté de « réparation » par rapport au vécu des enfants. Et nous avons remarqué une grande capacité de résilience, favorisée par le contact avec nos maigres ressources naturelles. Nos élèves étaient de plus en plus calmes, apaisés.

ter son anniversaire et invite tous ses amis et là, on voit défiler la faune de Matisse.

Chaque élève « incarne » 2 d'entre eux (les nouveaux arrivés en cours de route prennent les nouveaux insectes découverts entre temps) et trouve des fausses excuses pour ne pas aller à l'anniversaire. Au passage, des trouvailles (le bourdon déprime, l'abeille a trop de travail, etc.). De 7 à 11 ans, selon ses moyens chacun écrit ou dicte, recopie ou repasse puis tape à l'ordinateur sa partie, les plus grands se chargeant du début et de la fin, où le héros découvre que tous ses amis ont voulu lui faire une surprise. Ce fut l'occasion d'une exploration des possibilités créatives du traitement de texte : taille, polices fantaisie, etc.

Pendant ce temps, les AESH prenaient en charge les enfants à tour de rôle pour les illustrations : fonds à l'encre et à la gouache, dessin et découpage des animaux, récolte, séchage, collage d'éléments végétaux prélevés... Les enfants savent tous maintenant que le gendarme promène un masque africain sur son dos ! Cela nous a bien occupés les 2 dernières semaines, avec tous les enfants inscrits en ULIS (sauf une). Jusqu'à la mise en page, la plastification des pages et la reliure. Finalement il y avait tant de pages qu'on a fait 2 versions avec les mêmes début et fin, et 2 séries différentes d'animaux et leurs excuses respectives.

Ce projet s'est clôturé par la lecture et relecture de l'album ainsi créé collectivement et avec un sentiment de fierté partagée et d'accomplissement.

Je retiens de cette expérience, favorisée malgré tout par une situation excessivement contraignante, qu'il faut persévérer dans cette direction : poursuivre un objectif commun pour redonner un sens collectif aux activités (encore plus quand il faut différencier tous azimuts) et se nourrir du contact avec la nature. Des vibrations toujours positives, et un monde de connaissances et de compétences à investir pour ne pas se recroqueviller sur soi-même. Du coup j'ai des envies pour la rentrée, en espérant tout de même pouvoir sortir de l'école : explorer la nature en ville plus largement, identifier des micro-milieus (mare, bord de l'III, bout de forêt, bords des champs...) et faire le lien avec la ville, l'habitat.

Je garde finalement un bon souvenir de ce « bio-déconfinement » à l'école !

